

La fabrique de la culture

L'art tribal, nouveau terrain de prospection de l'art contemporain

LE MONDE | 27.03.10 | 15h01 • Mis à jour le 27.03.10 | 15h01
Bombay, New Delhi et Bhopal Envoyée spéciale

On les appelle les Adivasi, les autochtones, ou encore parfois les "peuples de la nuit". Premiers habitants de l'Inde, ces aborigènes sont restés jusqu'à aujourd'hui dans les marges du pays. S'abritant dans les forêts, les montagnes, hors du système de caste hindouiste, ils sont près de soixante millions. Une variété infinie de cultures et de langues. Pire que les intouchables, Gond, Kondh, Naga ou Warli restent des tribus oubliées.

Et pourtant de leurs mains naissent des trésors : masques symbolisant les éléments naturels, sculptures rituelles de la déesse mère, effigies de bois du culte ancestral des Bhuta au Karnataka... Le Musée du quai Branly met à jour dans l'exposition "Autres maîtres de l'Inde", du 30 mars au 18 juillet, près de 400 pièces de tout le pays, des îles Nicobar à l'Etat de Madhya Pradesh.

Le parti pris ? Démontrer que ces pièces constituent, au-delà d'un artisanat, de véritables oeuvres d'art. C'est aussi généreux que délicat. *"Il faut entendre les battements de coeur de l'Inde rurale, pas seulement ceux de l'Inde des temples"*, explique Vikas Harish, conseiller scientifique de l'exposition. Selon le docteur Jyotindra Jaïn, son co-commissaire avec Jean-Pierre Mohen, c'est le système colonial,

le même qui a christianisé ces populations animistes, qui les a relégués au rang d'artisans : enracinés dans des traditions restées inchangées. Ils ont ainsi été privés du droit à se revendiquer comme de vrais artistes : à savoir des créateurs faisant preuve de singularité, sensibles aux évolutions du monde.

Pourtant, *"dans le système pré-colonial, l'opposition manichéenne entre art et artisanat n'existait pas, relève le docteur Jaïn. C'est le discours colonial qui a commencé à considérer que les Indiens étaient incapables de produire de l'art, dans le sens de quelque chose porté par l'innovation et l'originalité"*.

Dans son pays, le docteur Jaïn a beaucoup oeuvré pour la reconnaissance de la production des Adivasi : il leur a offert, il y a treize ans, un superbe musée à New Delhi, le National Crafts Museum. Son combat de chaque jour : *"Comblent les immenses lacunes du discours critique concernant cet art, et montrer que, contrairement à l'esthétique hindoue, les sociétés tribales n'avaient pas de canons artistiques figés - leurs oeuvres possédaient souvent une grande spontanéité expressive. Cela ne fait qu'une quinzaine d'années qu'on commence à en être conscient."*

Un grand ethnologue, Verrier Elwin (1902-1964), marié à une femme gond, a beaucoup fait pour la reconnaissance de cette forme de création. Il publie deux livres fondamentaux, sur l'art des régions centrales et celui de l'Arunachal, au nord-est du pays. Mais à sa mort en 1964, restait encore beaucoup à faire.

Il faut attendre la fin des années 1970 pour que le gouvernement indien prenne conscience de la trop grande marginalité des Adivasi et

institue pour eux un système de discrimination positive. A Bhopal, un musée fondamental, le Bharat Bhawan, est dévolu à leur art depuis 1981.

Reste à inventer un discours critique qui accompagne ces créations au statut hybride. *"J'aimerais que cette distinction inepte entre "artiste urbain" et "artiste tribal" disparaisse*, milite Dayanita Singh, fameuse photographe indienne. *Un artiste est un artiste, c'est tout.*" On ne peut pas dire que tous ces artisans sont artistes, mais il y a des artistes parmi eux, nuance Rashmi Poddar, rédactrice en chef de la revue d'art *Marg*. *"Je suis sûre que bientôt, ces derniers entreront dans les musées d'art contemporain, comme les bronzes de l'ethnie Bastar qui sont déjà vendus très chers."*

Occidentaux ou Indiens, quelques collectionneurs s'intéressent en effet à ces productions, comme Dominique de Villepin, alors qu'il était en poste en Inde au début des années 1990. *"La distinction entre art et artisanat était valable au XX^e siècle, plus aujourd'hui*, analyse un collectionneur indien, Aditya Ruia. *Je suis las de l'art classique, avec toutes ses codifications. L'art tribal est plus direct, honnête, il naît du coeur et se permet des licences interdites dans l'art hindou."*

Au fin fond de la campagne du nord de Bombay, au pied d'une montagne sacrée, Jivya Soma Mashe est indifférent à ces questions. De ses doigts, armés d'un bâton de bambou trempé dans une mélasse de riz, naissent myriades d'êtres humains, légendes de pêcheurs, tigres en cage, oniriques mondes souterrains. Dans sa modeste cahute, cet artiste d'origine warli vend ses toiles sur bouse de vache pour une centaine d'euros. Exposées en Allemagne, en Russie, en Grande-Bretagne, elles s'échangent aujourd'hui sur le marché de l'art

international contre... 10 000 euros, sans qu'il n'en sache rien. Héritier des peintres pariétaux, il s'est saisi de cet art, normalement réservé aux femmes, en s'inspirant des changements du monde contemporain. Un artiste ? Sans aucun doute.

Mais on ne peut dire que ce soit le cas de tous les créateurs montrés au Quai Branly : que penser de ces sculptures de chevaux de terre cuite hâtivement peinturlurées et produites à la chaîne qui ornent les jardins du musée à l'occasion de l'exposition ? Artistes ou artisans, les créateurs adivasi n'ont peut-être pas tout à gagner à ce que se porte sur eux un regard trop politiquement correct.

"Autres maîtres de l'Inde",

Musée du quai Branly. 37, quai Branly, Paris-7^e. M^o Alma-Marceau. Tél. : 01-56-61-70-00. Du 30 mars au 18 juillet. Mardi, mercredi et dimanche de 11 heures à 19 heures ; jeudi, vendredi et samedi de 11 heures à 21 heures. De 5 € à 7 €. Quaibranly.fr

Emmanuelle Lequeux

Dans une harmonie de bleu et de vert pointilliste

L'une des stars de l'exposition du Musée du quai Branly est Jangarh Singh Shyam (1962-2001), de l'ethnie gond. En 1989, il avait déjà participé à l'exposition "Les magiciens de la Terre" au Centre Pompidou. Elle mêlait art contemporain occidental et non occidental.

En 1996, le Parlement du Madhya Pradesh à Bhopal invite Shyam à réaliser des fresques murales dans son patio. Un geste symbolique fort dans cet Etat qui abrite nombre des tribus du pays, en les mettant, avec cette fresque, au coeur du système démocratique. Un tigre aplati, des oiseaux palpitants, mais aussi des avions s'y dégagent dans une harmonie de bleu et de vert pointilliste, empruntée aux Aborigènes australiens rencontrés lors d'un voyage.

En 2001, Shyam, en résidence au Japon, se suicide, laissant son ethnie orpheline d'un grand artiste.